HAL
open science

Erbil ou le rêve inachevé d'une modernité urbaine

Thierry Boissière, Yoann Morvan

To cite this version:

Thierry Boissière, Yoann Morvan. Erbil ou le rêve inachevé d'une modernité urbaine. Urbanisme, 2017, 406, pp.17-21. hal-02938736

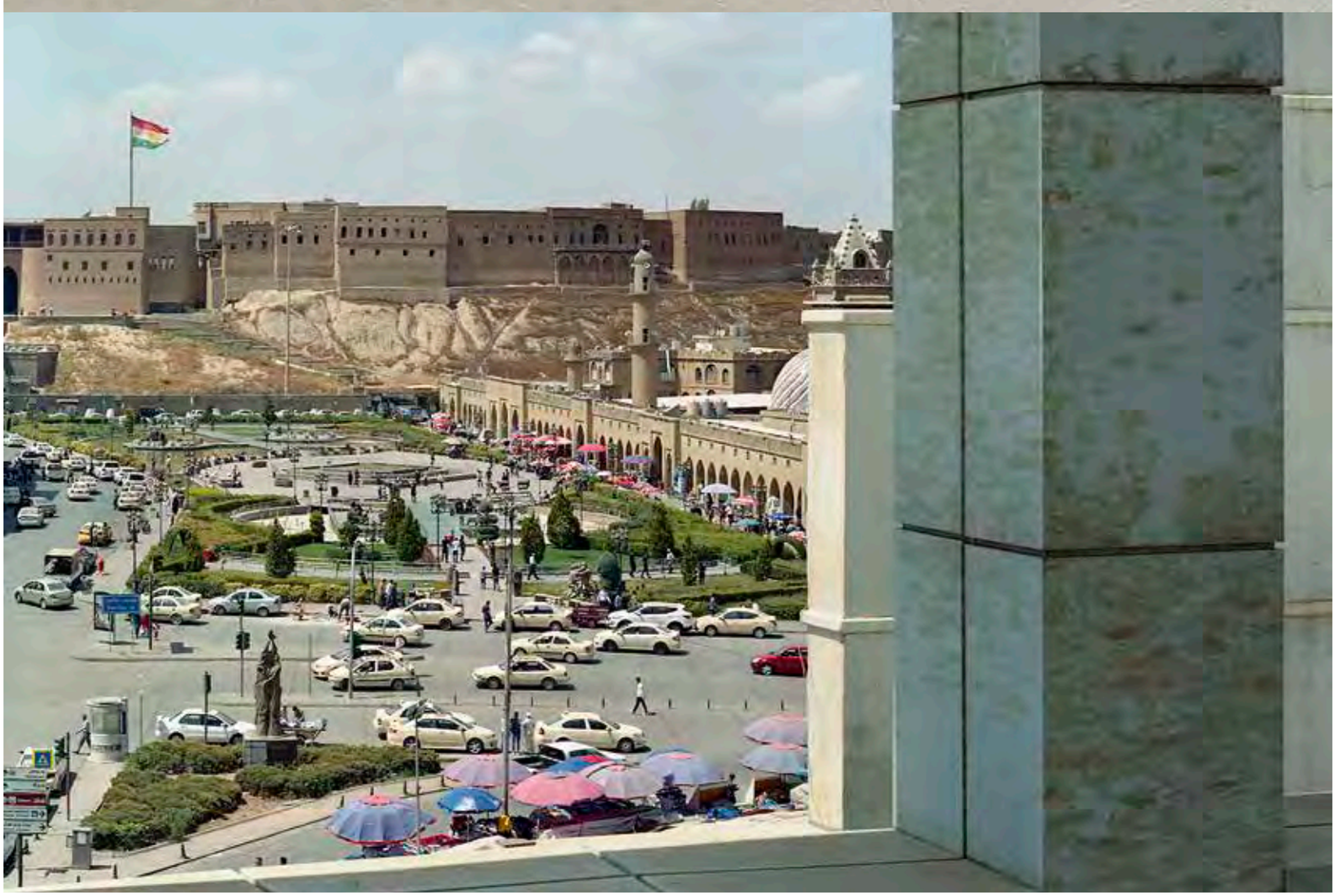
HAL Id: hal-02938736

https://hal.science/hal-02938736

Submitted on 15 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



/ Erbil ou le rêve inachevé d'une modernité urbaine

L'actuelle capitale du Kurdistan d'Irak est une agglomération radioconcentrique autour d'une citadelle récemment classée au Patrimoine mondial de l'humanité (2014). Récit, de la difficile naissance d'une capitale à une « dubaïsation » mise à mal par guerre et crise.

Par les anthropologues de l'urbain Thierry Boissière (Institut français du Proche-Orient) et Yoann Morvan (Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative)

Avec 1,5 million de résidents, auxquels il faut ajouter de nombreux réfugiés de Syrie et des déplacés issus de la région de Mossoul toute proche, Erbil (*hawler* en kurde) a connu un développement fulgurant à partir de 2003, date marquant la fin du régime de Saddam Hussein. Cette rapide expansion a été interrompue en 2014 avec l'offensive du groupe État islamique/Daech aux portes du Gouvernement Régional du Kurdistan (GRK) et la baisse du cours du pétrole.

Accompagnés de l'artiste Valérie Jouve, nous avons sillonné les divers territoires de la métropole kurde lors de deux séjours : en septembre 2016 puis en mai 2017[1]. Nos regards croisés (anthropologiques et photographiques) ont permis une approche originale d'une capitale aux multiples influences, située entre Syrie, Turquie, Iran et Irak (*cf. carte p. 18)*. Cette position charnière à l'échelle macro-régionale est à la fois une force et une faiblesse pour Erbil, en proie aux fréquents soubresauts de la géopolitique et du capitalisme.

UNE HISTOIRE ENTRE PERSÉCUTIONS ET ÉMANCIPATION

Carrefour commercial, Erbil n'est, durant la période ottomane (XVIe-XXe siècles), qu'une ville politiquement secondaire de la province *(vilayet)* de Mossoul. Sise au centre d'une plaine fertile, c'est alors une prospère petite cité cosmopolite de quelques milliers d'habitants où se côtoient diverses ethnies, langues et religions. Ainsi, à la majorité kurde s'ajoute une myriade de minorités : Arabes, Assyriens, Turkmènes, Arméniens, Juifs, etc. Cette mosaïque vit dans la citadelle et dans les faubourgs s'étendant à ses pieds, ainsi que dans le fief chrétien d'Ankawa, localité voisine et aujourd'hui l'une des banlieues de la métropole. Erbil, à l'instar des villes irakiennes, connaît un processus de modernisation au cours du XXe siècle[2]. Elle est promue capitale de la région autonome durant les années 1970, se dotant alors d'un parlement fantoche, sous la coupe des autorités centrales irakiennes du parti Baath, ardent défenseur du panarabisme. Ces dernières n'ont cessé de réprimer les Kurdes, notamment dans les campagnes où de nombreux villages ont été détruits, poussant leurs habitants à l'exode. Ces déplacements forcés alimentent la croissance des villes du Kurdistan irakien. Erbil passe ainsi de 500 000 habitants dans les années 1979 à un million à la fin des années 1990. L'issue de la première guerre d'Irak se solde par des massacres de masse perpétrés par Saddam Hussein, en particulier envers les Kurdes, après que ces derniers aient tenté un soulèvement (printemps 1991). Ils accèdent néanmoins à une autonomie *de facto*, marquée cependant par des luttes fratricides entre les deux forces politiques majeures (le Parti Démocratique du Kurdistan/PDK et l'Union Patriotique du Kurdistan/UPK), qui débouchent sur une quasi-guerre civile au milieu des années 1990. Ces heurts s'effectuent sur fond de rivalité entre les deux principales métropoles, Erbil (PDK) et Souleymaniye (UPK), capitale éphémère du Kurdistan irakien entre 1922 et 1924, d'envergure comparable et à la tradition citadine plus ancrée[3]. Un accord de partition intra régionale vient, en 1997, mettre un terme relatif à ces conflits. À la suite de la seconde guerre d'Irak, la Région kurde s'émancipe enfin, accédant à une forme de reconnaissance internationale, sous l'égide de l'administration américaine qui possède une base militaire près d'Erbil. En 2005, des élections sont organisées dans le cadre de la nouvelle Constitution irakienne. Elles voient la victoire du PDK de Massoud Barzani, président depuis lors. Cette même année, un aéroport international est inauguré dans la capitale kurde. S'ouvre alors une décennie de boom économique.

UNE FORTE CROISSANCE

Oasis de paix et de stabilité relative dans un environnement instable, la Région Kurde d'Irak ne tarde pas à attirer les investisseurs, sa capitale au premier chef. Durant la période 2004-2012, la croissance du PIB de ce « quasi-État »[4] a dépassé les 12 % par an, avant de retomber à 8 % en 2012-2014. Cette économie rentière, portée par ses ressources pétrolières et gazières, voit se développer à ▪▪▪

grande vitesse le secteur de la construction. Attirés par les profits de ce nouvel eldorado moyen-oriental, ambitionnant de devenir un nouveau Dubaï, des ressortissants et entreprises principalement issus de trois pays de la région deviennent les acteurs clés de cette décennie de *gold rush* : en premier lieu des Turcs (45 % des entreprises étrangères enregistrées fin 2016), secondés par des Iraniens (11 %), mais aussi des Libanais (5,5 %). La Turquie et l'Iran sont des États limitrophes comportant d'importantes minorités kurdes. Cependant, ces dernières sont loin d'avoir le monopole des affaires dans la Région Kurde d'Irak. Les Libanais, quant à eux, mettent à profit leurs compétences acquises de par le monde en tentant de jouer un rôle de « minorité intermédiaire »[5].

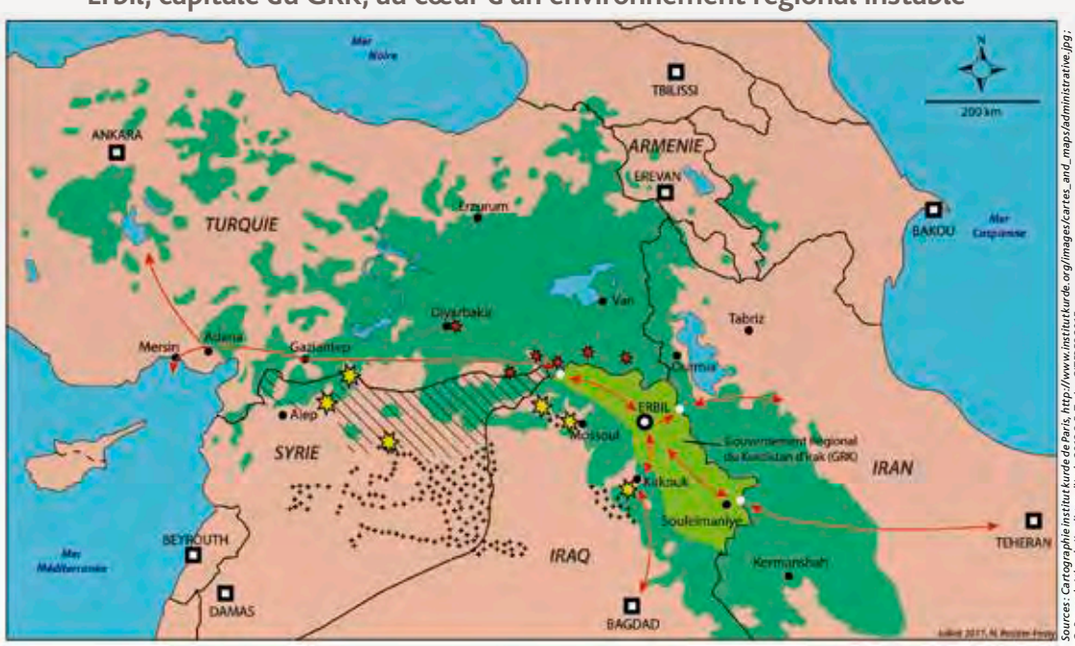
UN ÉLAN INTERROMPU

À partir de 2014, trois événements[6] viennent freiner la dynamique économique et urbaine d'Erbil. Le gouvernement central irakien interrompt le transfert de 17 % du budget fédéral (77 % des revenus du KRG) versé jusqu'alors au gouvernement de la région autonome du Kurdistan. À l'origine de cette décision, la question de l'exploitation du pétrole de cette région, que les Kurdes entendent exporter sans passer par Bagdad. La chute de 50 % du prix du pétrole brut la même année aggrave la situation comptable du gouvernement autonome, entraînant des difficultés pour assurer les salaires de ses fonctionnaires et financer les investissements pétroliers et d'infrastructures. Enfin, en juin 2014, l'État islamique s'empare de Mossoul, menaçant directement Erbil. Cela provoque le départ d'un nombre important de capitaux et d'acteurs économiques étrangers et l'arrivée massive de réfugiés qui vont peser sur l'économie de la région kurde. Cette crise multidimensionnelle implique une baisse des revenus et de la consommation des ménages, un effondrement des transactions (- 80 % en 2015) et des prix de l'immobilier, ainsi que la quasi-disparition d'un tourisme international à peine naissant. Les défauts de paiement se multiplient, impactant les entrepreneurs de la construction et les compagnies pétrolières étrangères. Le taux de pauvreté passe de 3 à 12 % en quelques mois. La chute est donc brutale, avec des conséquences immédiates sur le développement d'Erbil : routes inachevées ; abandon de grands projets immobiliers, comme celui lancé en 2013 par le groupe Emaar[7] qui prévoyait la construction sur 550 000 m² de tours résidentielles et de bureaux, d'hôtels et de centres commerciaux ; arrêt des projets de restauration des quartiers anciens pourtant préalablement vidés de leurs populations ; ralentissement de la mise en place de la zone d'activités industrielles d'Arbat, etc.

DES PAYSAGES HÉTÉROGÈNES

La profondeur historique, la brève et rapide croissance puis les revers de fortune confèrent à la capitale kurde des paysages urbains contrastés. S'y entrechoquent la trame urbaine radio-centrique, qui s'est peu à peu affirmée à partir des années 1930, et les stigmates des mutations récentes, mais où s'expriment aussi des capacités de résilience à travers la vitalité des activités commerciales. Erbil a longtemps présenté le paysage typique des villes irakiennes dominées par l'usage de la brique et par l'horizontalité du bâti. Le béton armé, l'aluminium et le verre opacifié prédominent désormais. Si la métropole

Erbil, capitale du GRK, au cœur d'un environnement régional instable



Sources : Cartographie Institut kurde de Paris, http://www.institutkurde.org/images/cartes_and_maps/administrative.jpg ; C. Roussel, Atlas du Kurdistan d'Irak, 2013 © F. Train - CITÉRES 2015.

- Frontières internationales
- Gouvernement régional du Kurdistan d'Irak (GRK)
- Poste de douane ouvert dans le GRK
- Principales voies commerciales
- Zones tenues par les forces démocratiques syriennes (dominées par le Parti Démocratique du Kurdistan - PYD)
- Zones tenues par l'État islamique
- Villes en partie détruites à l'issue de la reprise du conflit kurde en Turquie contre le Parti des Travailleurs du Kurdistan (PKK) (hiver 2015 - printemps 2016)
- Principales zones d'affrontements entre l'État islamique et les combattants kurdes (depuis 2014)

©Thierry Boissière

reste encore majoritairement horizontale, les gratte-ciel se sont multipliés, par ensembles plus ou moins cohérents en surplomb d'espaces urbains disparates : quartiers traditionnels de la ville basse comme ceux de Khanqah ou de Ta'jil (ancien quartier juif), laissés à l'abandon et dont les éléments de terre s'effritent peu à peu, bazars s'étendant aux pieds de la citadelle et récemment rénovés, rues commerçantes grouillantes d'étals et de chalands, cimetières pluriséculaires, quartiers de villas hétéroclites entourées de jardinets, *compounds* globalisés aux centaines de maisons identiques, *shopping malls*. En s'éloignant du centre historique, l'agglomération, structurée par le système des avenues circulaires, s'aère et s'élance dans le vaste espace que lui offre son environnement de plaine. La circulation automobile, très dense dans les espaces centraux, devient plus fluide et les déplacements piétons rares. Les interstices deviennent béances au fur et à mesure que l'on s'approche des nouveaux fronts d'urbanisation. Sur ses franges urbaines, la métropole semble se déliter et s'effilocher. Se dressent ici et là, isolées, des carcasses de tours ouvertes à tous les vents. Ces épaves verticales, ruines contemporaines de projets avortés, côtoient des centaines de villas inachevées ou inhabitées, *gated communities* stoppées par la crise de 2014. Erbil apparaît comme suspendue à un rêve de modernité qui était sur le point de se réaliser…

Le béton armé, l'aluminium et le verre opacifié prédominent

TROIS ZOOMS URBAINS

Des périphéries au centre ancien, nos traversées urbaines nous ont permis de saisir trois types d'espaces caractéristiques de l'évolution de la métropole : espaces du commerce, proliférants et inclusifs ; *gated communities*, enclavées et exclusives ; camps et squats de réfugiés, urbanités des marges.

Espaces du commerce : s'étendant au sud de la citadelle, les bazars de Qaysari constituent encore le principal ensemble de commerces du centre-ville, attirant une nombreuse clientèle locale et régionale. Le cœur historique accueille également plusieurs marchés alimentaires et spécialisés comme celui situé entre Mustawfi et de Khankah, quartiers anciens à l'est de la citadelle et où l'on trouve des vendeurs de meubles, de climatiseurs et d'électroménager. L'activité marchande excède cependant largement ce périmètre commercial traditionnel pour occuper, souvent par spécialités, la presque totalité des artères d'Erbil. Cette prolifération des activités et des espaces commerciaux populaires, associés à des formes de consommation adaptées aux niveaux de vie de la majorité de la population, est le résultat d'un dynamisme économique porté par une demande locale et régionale. À partir de 2009, un autre modèle de commerce et de consommation s'est développé avec la multiplication des *shopping malls* : Downtown, Family Mall, Majidi Mall, Mega Mall, Royal Mall, etc. Ils sont une quinzaine, de différentes tailles (jusqu'à 150 000 m^2) et ont été construits avec l'ambition d'attirer des marques et opérateurs internationaux. Toutefois, en dehors de quelques groupes comme Carrefour, les grands opérateurs du commerce globalisé en sont absents. Le décalage est fort entre ces vastes infrastructures commerciales, conçues pour s'inscrire dans un dispositif économique mondialisé, et la façon dont elles sont investies, essentiellement par des enseignes locales et des chaînes turques. Certains *malls* – comme le luxueux Downtown, proche de la citadelle et présentant deux niveaux de galeries en marbre ornementées de statues et de tours de style mésopotamien – finissent par s'ouvrir à une forme de commerce « au rabais » : de petits vendeurs en investissent les allées, effaçant les limites entre le ▪▪▪

Marché couvert dans le centre-ville

mall et le commerce de rue. Enfin, certains centres commerciaux, en partie désaffectés comme le Nishtiman Bazaar construit entre 2002 et 2007, ou laissés inachevés comme certains bâtiments de la périphérie, accueillent des familles de réfugiés qui transforment les locaux vacants en habitats précaires.

Gated communities : à l'ouest et au nord-ouest d'Erbil, vers l'aéroport international, s'étend une zone où se sont développés centres d'affaires et ensembles de villas et d'appartements de haut standing : Dream City, American Village, Italian Village, English Village, German Village, Empire World, Park View Residences, Naz City, Royal City, etc. Entourées de murs, sécurisées par des gardiens et des caméras, ces enclaves dorées offrent à une petite élite locale et étrangère toute une gamme de services (commerces, restaurants, espaces verts) lui permettant de vivre selon des standards internationaux. Ce phénomène des *compounds* relève, à Erbil comme ailleurs, d'une segmentation croissante de l'espace urbain. Ainsi, à l'opposé de ces conditions d'existence privilégiées, le reste de la ville, et plus particulièrement les quartiers situés à l'est et au sud (Mamzawa, Kuran, Kurdistan, Kasnazan Shawase, Pirzen, Bnaslawa), souffrent d'un sous-investissement en termes d'équipements publics et de raccordement aux réseaux urbains (eau, électricité, transports, voiries). Dans ces mêmes secteurs se sont développés taudis et quartiers d'habitations informelles.

Une segmentation croissante de l'espace urbain

Camps de réfugiés et déplacés : le nombre de réfugiés syriens[8] provenant de la région de Qamishli et de déplacés irakiens[9], chrétiens, chiites et sunnites ayant fui les avancées de Daech dans la plaine de Ninive et les combats à Mossoul n'a cessé de croître dans la région autonome, saturant certains camps. À Erbil même, leur présence s'inscrit dans différentes configurations se déclinant de l'informel au formel, du centre à la grande périphérie : campements de fortune de familles chrétiennes de Qaraqosh ou yézidis de Sinjar installées dans des maisons abandonnées ou des centres commerciaux désaffectés ; petits camps d'habitations en toile et en tôle ondulée de la banlieue nord d'Erbil gérés par l'UNHCR et la Barzani Charity Fondation (BCF) : organisés au cordeau, entourés de grillage, ils regroupent de 300 (Harsham) à 1 200 familles (Ankawa 2, Ankawa Mall, Baharka) sunnites et chiites, chrétiennes et yézidis ; enfin, à une quarantaine de kilomètres d'Erbil, vers le nord (Kawargosk et Darashakran) et le sud (Qushatapa), ce sont les grands camps de 13 000 à 20 000 personnes également gérés par l'UNHCR et la BCF et accueillant Syriens (Kurdes de Qamishli) et Irakiens déplacés. Erbil et ses environs jouent tant bien que mal un rôle de ville-refuge.

Un référendum sur l'indépendance du Kurdistan d'Irak est programmé le 25 septembre 2017. Son issue positive doterait Erbil d'un vrai statut de capitale, mais pourrait aussi perturber le fragile équilibre géopolitique régional et assombrir/briser les espoirs de reprise économique de la métropole kurde qui se rêvait il y a peu en nouveau Dubaï./ **Thierry Boissière** et **Yoann Morvan**

① Nous tenons à remercier l'équipe de l'antenne de l'Institut français du Proche-Orient (IFPO), dirigée alors par Boris James, ainsi que l'Institut français et son directeur de l'époque, Jany Bourdais, à l'initiative de l'exposition photographique de Valérie Jouve : « Arpenter et exposer la ville : Erbil » (18-31 mai 2017).

② Nous remercions Mahmood Khayat, architecte et directeur du département d'architecture de l'Université Salahaddin à Erbil, pour ces éclairages concernant l'évolution urbaine d'Erbil.

③ Caecilia Pieri, « Villes du Kurdistan d'Irak : un creuset d'histoires et d'identités », *Moyen-Orient*, n° 26, 2015, pp. 34-39.

④ Denise Natali, *The Kurdish Quasi-State: Development and Dependency in Post-Gulf War Iraq*, Syracuse University Press, 2010.

⑤ Cf. Dimitri Deschamps, « Économie politique kurdo-irakienne et activisme économique libanais : mise en contexte d'une collaboration opportuniste », revue *Anatoli*, n° 8, sept. 2017.

⑥ Cf. notamment Mark DeWeaver, « Kurdistan's Great Recession : From Boom to Bust in the Rentier Economy », in *IRIS Iraq Report*, American University of Iraq, Sulaimani, 2016.

⑦ Emaar est une holding dubaïote, n° 1 du secteur immobilier au Moyen-Orient.

⑧ 231 000 réfugiés syriens enregistrés en 2016.

⑨ D'après l'IOM (http://iomiraq.net/issues-focus/iraq-idp-crisis), les Irakiens déplacés en Irak même seraient au nombre de 3 millions en 2017. 1,8 million vivrait dans des logements « privés » (familles irakiennes, locations), 680 000 dans des camps et 470 000 dans des abris précaires et informels.

Les photos de cette page et celles de la page 16 sont de **Valérie Jouve**. Après des études d'anthropologie, celle-ci suit l'enseignement de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles avant de devenir photographe et cinéaste. Dans son œuvre, certaines images représentent des espaces génériques à la géomètre implacable alors que d'autres mettent en scène l'être humain, à l'échelle réelle, comme une puissance active dans la ville et un appel à l'action.
À propos d'Erbil, qu'elle qualifie de *« ville fiction »*, dont elle traque l'habiter, ses marges et parfois ses stigmates, elle explique :
« C'est un rêve pour une photographe qui constitue un fonds d'images, construisant un monde, ses perspectives et ses dérives ».